

Maurice Renard

L'homme truqué

ARBRE Vengeur



Maurice Renard

L'homme truqué

Les gendarmes découvrent le cadavre du Dr Bare, tué lors d'un guet-apens. Pour comprendre les raisons de ce meurtre apparemment sans mobile, un carnet laissé par la victime permet aux enquêteurs de décrypter l'incroyable mystère auquel la victime a été confrontée. Un an plus tôt, un poilu de 14, dont le nom figure pourtant sur le monument aux morts, est revenu incognito dans sa ville, animé par une terreur que son ami médecin va peu à peu comprendre. Capturé par les Allemands, il a servi de cobaye pour une expérience scientifique : il est désormais un homme truqué... mais aussi un homme traqué qu'il va falloir essayer de sauver.

Suspens scientifique, réflexion poétique et angoissante, écho littéraire de la Grande Guerre dont il est un des textes les plus singuliers, ce court roman de Maurice Renard confirme l'indéniable singularité et le style imparable de l'un des grands noms du fantastique français.

Couverture : Greg Vezon

www.arbre-vengeur.fr

Maurice Renard

L'activité littéraire de **Maurice Renard**, né à Reims (1875-1939), à l'origine du « merveilleux scientifique » français, le place parmi les très rares à avoir une postérité dans le domaine du fantastique et de l'anticipation, quelque part entre Jules Verne et Rosny Aîné d'un côté et Jacques Spitz, Régis Messac ou René Barjavel de l'autre. C'est pourtant d'Edgar Poe et d'H.G.Wells dont il s'est senti le plus proche.

Nouvelliste, conteur, romancier, il est l'auteur du *Docteur Lerne, sous-dieu* (réédité par Corti), *L'Invitation à la peur* (réédité par Ombres) ou *Le Péril bleu* (réédité par InFolio). *Les mains d'Orlac* a plusieurs fois été adapté au cinéma.

L'homme truqué a été publié en 1921.

Il s'agit d'un « véritable cauchemar basé sur l'univers tel que le voit un grand mutilé dont les yeux ont été remplacés par des "électroscopes". Ce qu'il découvre ainsi est remarquablement décrit, et prétexte à des pages pleines d'une poésie visuelle étrange. » (Pierre Versins)

« Un surnaturel à la française où sont gommés les détails trop macabres, un insolite qui n'exclut pas l'explication rationnelle, un merveilleux qui fait référence aux découvertes scientifiques, voilà qui donne au fantastique de Maurice Renard son originalité » (J. Tulard)

L'homme truqué

MAURICE RENARD

L'HOMME TRUQUÉ

L'ARBRE VENGEUR

© Éditions de l'Arbre vengeur – 2020

www.arbre-vengeur.fr

À Léon Michaud

PROLOGUE - ÉPILOGUE

Le corps fut trouvé par les gendarmes Mochon et Juliaz, des brigades de Belvoux. Ils rentraient, au petit jour, d'une tournée de surveillance, et, venant de Salamont, ils chevauchaient sur la route départementale, lorsque, à six kilomètres de Belvoux, dans le bois des Thiots, ils aperçurent la chose lugubre.

L'aube était grise. La pluie, qui tombait depuis plusieurs jours, n'avait cessé que la veille au soir. Un vent aigre fronçait l'eau des flaques et tourmentait les feuillages éclaircis. Retenu par une touffe de chardons, un mouchoir palpitait. On voyait de loin des objets par terre et, sur le bas-côté, la forme noir et blanc d'un homme étendu.

Les gendarmes, avec l'expérience de la guerre et du métier, savaient déjà que l'homme était mort. Ils mirent pied à terre à distance, les chevaux furent attachés à un poteau télégraphique, et les deux compagnons s'approchèrent du cadavre en prenant soin de marcher sur l'herbe, afin de ne brouiller aucune trace.

— Eh bien !... C'est le docteur Bare, dit Juliaz.

L'autre regardait en silence.

— C'est vrai que vous êtes nouveau, reprit Juliaz. Voilà : c'est un médecin de Belvoux.

Ils avaient devant eux le corps d'un homme dans toute sa force, un grand gaillard de trente à trente-cinq ans, couché sur le dos, face au ciel, le front troué d'une balle. Il était nu-tête et sans paletot, mais ganté de gros gants de sport. Ses vêtements avaient été déboutonnés, le contenu de ses poches retournées gisait sur le sol de-ci de-là : montre, porte-monnaie, étui à cigarettes, briquet, trousse, stylographe, etc.

Mochon ramassa près du mort un revolver. Le chargeur était plein, une cartouche occupait le tonnerre, l'intérieur du canon luisait. L'arme, par conséquent, n'avait pas servi.

— Un crime, fit Mochon. Mais le mobile n'est pas le vol. Cet argent, ces billets...

— On ne peut pas dire. Ainsi, il devait avoir un carnet, un agenda, ce docteur, et nous n'en voyons pas. Il pouvait avoir sur lui bien des choses que nous ne savons pas...

— C'est ce que je voulais dire, expliqua Mochon. S'il y a eu vol, ce n'est pas un vol ordinaire... Est-ce qu'il avait des ennemis ?

— Pas à ma connaissance. Il a été démobilisé vers janvier, et, depuis, il exerçait à Belvoux et dans les environs, sans tapage. Il passait pour un bon médecin. Je

ne le connais pas autrement, vous savez!... La mort remonte à plusieurs heures... Qu'est-ce qu'il est venu faire là, cette nuit?...

— Remarquez les chaussures, dit Mochon. Elles n'ont presque pas de boue.

— Et rien n'indique une lutte. Les habits ne sont pas déchirés, pas même froissés...

Juliaz examinait la route. Pâteuse à souhait, elle gardait, remarquablement nettes, les empreintes de la nuit. Les pas du docteur furent repérés.

On en voyait trois, ni un de plus, ni un de moins; trois pas marchant transversalement à la voie, trois pas qui ne venaient de nulle part et s'arrêtaient tout à coup. Puis c'était la marque d'un corps pesant qui, de toute la force de sa chute, avait imprimé dans la bouillie terreuse l'image d'une fourrure épaisse; quelques poils restaient collés à ce moule.

Il fut aisé de conclure que le docteur Bare avait été fusillé à sa descente de voiture, sans doute par un agresseur caché dans le bois, et qu'à ce moment il était vêtu d'une peau de bique; son meurtrier l'avait traîné de côté pour l'en dépouiller et le fouiller commodément.

Juliaz savait que le docteur possédait une voiturette automobile assez rapide, qu'il conduisait lui-même avec une sorte de virtuosité et qui lui servait pour ses visites dans la campagne. Le gendarme l'avait vu souvent passer, au volant de la petite torpédo, et parfois exécuter

des marches arrière vertigineuses, ou virer sur place en dérapant, avec une adresse hardie.

La voiturette avait laissé ses traces sur la route. Juliaz les suivit, se tenant toujours en dehors de la chaussée.

Les pneus d'arrière couvraient les pneus d'avant. L'un était à nervures, l'autre clouté. La voiturette avait passé deux fois, en sens inverse, le pneu clouté se trouvant d'abord d'un côté de la route, et ensuite de l'autre côté. Mais quel était le sens de chaque voie? Celle-ci, vers Belvoux? Celle-là, vers Salamont? Comment interpréter l'aller et le retour? Voilà ce que les traces ne disaient pas. On pouvait présumer que le docteur était parti de Belvoux, mais seule l'enquête pourrait le confirmer.

Juliaz, qui ne s'y attendait guère, fut renseigné là-dessus alors qu'il se bornait à inspecter les parages du crime sans avoir un objectif particulier. Il découvrit sur la route, à trente mètres environ du cadavre et dans la direction de Salamont, un dérapage circulaire, facilité par le terrain glissant et qui marquait le point terminus de la randonnée nocturne. Les deux voies y trouvaient leur fin, dans une boucle.

Donc, le docteur venait bien de Belvoux, et soudain une cause mystérieuse l'avait provoqué à revenir sur ses pas en faisant tête à queue sans ménagement, au milieu de l'obscurité.

Qu'est-ce donc que ses phares avaient éclairé devant lui? Quel danger avait surgi des ténèbres tout à coup?

Le gendarme, revenant lui-même vers Belvoux, suivit les traces minutieusement – ce qui, dans la réalité, constituait un travail des plus malaisés. Il observa, pour l'une d'elles, des embardées qui lui parurent des témoignages de vitesse, puis une glissade révélatrice d'un coup de frein brutal, et l'arrêt du véhicule, indiqué par une sorte de talonnement qui avait creusé des ornières juste en face des trois pas, à la hauteur du cadavre.

Et il se demanda quelle raison avait obligé l'automobiliste à stopper dans sa fuite et à sauter de voiture pour gagner le bois, ainsi qu'il paraissait.

Mais ces premières recherches avaient pris du temps. Le jour était venu. Une charrette de paysan se montra. Sur l'ordre des gendarmes, elle fit halte au large. Il fallait profiter de la complaisance du sol et interdire le chemin à tout véhicule, jusqu'à ce que la terre eût, si l'on peut dire, achevé sa déposition.

— Vous voyez qu'on l'a parfaitement volé, disait Juliaz. On lui a pris sa peau de bique, son couvre-chef et son automobile.

En effet, la torpédo était repartie après le meurtre, filant du côté de Belvoux. Juliaz, consciencieusement, empauma cette piste, tandis que Mochon, à tout hasard, remontait vers Salamont pour tâcher de découvrir quelque indice sur le mystère qui avait fait rebrousser chemin à la victime du guet-apens.